

# Portraits et enjeux de la relève dans les littératures francophones du Canada

Isabelle Kirouac Massicotte

Université de Toronto

Pénélope Cormier

Université de Moncton, campus d'Edmundston

De quoi parle-t-on exactement lorsque l'on évoque « la relève » ? Qui est considéré.e comme un.e écrivain.e de la relève, et selon quels critères : est-ce strictement une question d'âge ou de date de publication de la première œuvre ? la relève doit-elle plutôt être appréhendée selon une esthétique, des thématiques ou des formes privilégiées ? Les questions sont beaucoup plus nombreuses que les réponses, ce qui traduit bien le flou

entourant la notion de relève, mais également le manque de données à son sujet. C'est à cet état des choses que le présent dossier souhaite pallier en partie, plus particulièrement dans le cas des littératures francophones du Canada. Dans la plupart des discours portant sur la relève, celle-ci est souvent présentée comme un donné et on la situe dans un rapport de continuité ou de rupture avec la production précédente. Ou alors, on s'inquiète (beaucoup) de son état, voire de son existence. C'est que la question de la relève, qui sous-tend celle de la pérennité d'une littérature, est particulièrement sensible en milieu minoritaire.

En effet, il n'y a pas si longtemps que les différentes littératures francophones au Canada ont procédé à leur émergence collective, qui s'est construite à partir de l'émergence individuelle d'auteur.e.s et de la publication de leurs premières œuvres. Or, plusieurs de ces littératures francophones en milieu minoritaire, en vertu des conditions même de leur exiguïté, évoluent en contexte d'émergence permanente qui complexifie, d'une nouvelle plume à l'autre, les enjeux de l'émergence individuelle (ou d'un groupe). En ce sens, le problème de la relève dans les littératures francophones du Canada mobilise de façon particulière non seulement les auteurs s'engageant dans une carrière littéraire, mais les mécanismes institutionnels encadrant la production, la circulation et la reconnaissance des œuvres, y compris leur prise en charge par la critique littéraire. À cet égard, observons rapidement comment on a envisagé, dans les dernières années, la relève littéraire dans les différentes régions du Canada.

Du côté de l'Acadie, trois ouvrages à valeur référentielle sont parus récemment, à commencer par l'*Acadie multipiste* (2015) de Robert Viau. Bien que ce livre aborde en forte majorité des œuvres et des écrivain.e.s déjà connu.e.s et souvent étudié.e.s, il est

question de la relève dans sa dernière section, intitulée « Voix nouvelles ». Celle-ci est toutefois plus courte que les autres et seuls deux auteurs y sont traités : Fredric Gary Comeau et Daniel Leblanc-Poirier, des trajectoires atypiques qui apparaissent quelque peu comme figures d'exception. En somme, dans *Acadie multipiste*, la critique fait inévitablement retour, ce qui rend difficile la mise en valeur de nouvelles voix. L'ouvrage collectif *Littérature acadienne du 21<sup>e</sup> siècle* (2016), sous la direction de Cécilia W. Francis et de Robert Viau, s'inscrit à l'encontre de cette tendance en proposant des études qui examinent « la création littéraire la plus récente, celle des vingt dernières années environ » (p. 8) avec l'objectif de « répertorier et [d']analyser un certain nombre de nouvelles tendances » (p. 8). On parle explicitement de relève dans l'introduction, mais en proposant la liste de ses représentant.e.s évoqués dans le collectif (Georgette LeBlanc, Jonathan Roy, Kirby Jambon, Emma Haché, Marcel-Romain Thériault, Mélanie Léger et Rodrigue Jean) plutôt qu'en conceptualisant la notion. Le livre touche cependant à la question de la relève, ne serait-ce que par son projet. Le *Regard sur la littérature acadienne (1978-2012)* (2018) de David Lonergan, pour sa part, manifeste le souci démocratique de présenter l'ensemble des œuvres de la période. Si le corpus 2000-2012 constitue 50 % de l'ouvrage, il faut y voir surtout le signe d'une augmentation du nombre de publications en Acadie, et dans lesquelles figurent aussi les auteur.e.s qui écrivent depuis longtemps, notamment Antonine Maillet et Herménégilde Chiasson. La critique fait donc ici aussi retour, tout en proposant de valoriser des auteur.e.s qui n'auraient pas été aussi visibles. Dans la section intitulée « La relève en poésie », Lonergan avance les noms de Daniel Omer LeBlanc, Mathieu Gallant, Sophie Bérubé, Pauline Dugas et Dominic Langlois, mais sans justifier ses choix. Évoquer la relève semble demander du

recul, puisqu'il s'agit ici aussi d'une relève relativement ancienne, sauf dans le cas de Langlois. Signalons que le corpus de Lonergan s'arrête en 2012, au moment même où entrent en scène les Gabriel Robichaud et Jonathan Roy, souvent associés à la plus récente relève littéraire acadienne.

Parler de relève paraît moins problématique dans le contexte des littératures autochtones de langue française du Québec. L'organisme à but non lucratif Kwahiatonhk!, en charge du Salon du Livre des Premières Nations et qui a pignon sur rue à Wendake, a notamment pour objectif de favoriser le développement de la relève littéraire des Premières Nations. La relève touche à la question de la visibilité des Premiers Peuples; sa valeur n'est donc pas simplement littéraire, elle est aussi culturelle et sociale. Dans une entrevue accordée à Radio-Canada en 2016, Louis-Karl Picard Sioui, artiste Wendat engagé, présente les Alyssa Jérôme (première publication en 2014), Maya Cousineau-Mollen (sa venue à l'écriture date de 2007) et Mélissa Mollen Dupuis (ses premiers courts-métrages remontent au début des années 2010), toutes Innues, comme écrivaines et artistes de la relève. Jérôme, aujourd'hui âgée de 20 ans, est l'auteur de 2 romans et a signé un texte dans le tout premier collectif autochtone de langue française, *Amun* (2016), Cousineau-Mollen, est poétesse et activiste et elle a aussi publié dans *Amun*, et Mollen Dupuis, artiste multidisciplinaire connue pour son implication dans les milieux communautaire et culturel, a également participé au collectif *Amun*. Picard-Sioui est lui-même apparenté à cette relève (il signe une première œuvre en 2005) et il a aussi collaboré à *Amun*. La relève des littératures autochtones de langue française publiées au Québec est multidisciplinaire et engagée socialement. Loin d'être périphérique, la relève occupe une place centrale au sein de cet ensemble littéraire (et artistique), comme en

témoigne *Amun*, où deux tiers des textes sont de la plume d'écrivain.e.s de la relève. C'est que la relève, liée à l'avenir, est en phase avec l'un des principaux enjeux de ces littératures, celui d'imaginer un futur décolonisé.

Dans son article primé « Les grandes explorations. Portrait de la relève littéraire au Québec » (2014), Mathieu Bélisle s'attache à décrire la relève littéraire québécoise en prenant pour point de départ le témoignage de jeunes écrivain.e.s, notamment Samuel Archibald, Dominique Fortier, Perrine Leblanc et Éric Plamondon. La relève littéraire québécoise serait si importante qu'elle est associée à tout un courant de la littérature québécoise actuelle; les écrivain.e.s de la relève s'inscriraient dans ce que l'auteur appelle l'ère des grandes explorations. Le Québec sait maintenant qu'il existe (on reconnaît son existence, ce qui n'est pas le cas de bien des milieux minoritaires), ce qui expliquerait en partie la plus grande variété de thèmes abordés par rapport aux décennies précédentes. Bélisle parvient à dégager certains éléments thématiques et formels de cette relève : la nécessité de sortir de soi-même et de se mettre en danger, la mise à distance de ce que l'on connaît et de ce que l'on est ainsi que l'éloignement dans le temps et dans l'espace. Il s'agit d'une relève engagée, à l'heure où l'engagement ne passe plus nécessairement par la question de l'identité nationale. Bien que les paramètres de la relève demeurent flous, l'article a le mérite de relever ce qui fait, thématiquement et stylistiquement, la relève. C'est là le signe d'une littérature débarrassée de son carcan minoritaire (dans le contexte franco-canadien, du moins) qui n'a plus besoin, pour exister, que la critique fasse retour sur son canon et ses œuvres les plus emblématiques.

La relève n'est pas envisagée avec autant d'optimisme du côté de la littérature franco-ontarienne. Dans l'introduction de leur collectif *La littérature franco-ontarienne*

*depuis 1996* (2016), Lucie Hotte et François Ouellet arrivent au constat qu'« il n'y a guère, actuellement, de relève littéraire en Ontario français » (p. 7). Leur ouvrage présente la qualité et la nouveauté comme conditions nécessaires à l'avènement d'une relève; or, les auteur.e.s soulignent que « dans la génération qui commence à publier dans les années 2000 [on établit ici implicitement un critère de la relève], les plumes de qualité qui creusent un nouveau sillon sont rares » (2016, p. 7). Bien que l'ouvrage s'attarde à la production littéraire franco-ontarienne récente, la nouveauté passe surtout par le fait d'aborder les œuvres récentes d'auteur.e.s consacré.e.s ou par les nouvelles voix de compréhension d'œuvres déjà anciennes. La nouveauté se dégageant des différentes études consiste aussi en l'attention accordée à « des œuvres récentes ou à des œuvres “fortes” qui [ont] été trop souvent négligées par la critique » (Hotte et Ouellet, 2016, p. 8). Comme en Acadie, la critique fait retour et valorise des œuvres oubliées, que l'on présume de valeur. À l'exception de Louis Bélanger, qui s'intéresse à Marc Lemyre, à Tina Charlebois et à Sylvie Maria Fillion, les contributions de l'ouvrage ne prennent pas pour objet les nouvelles voix de la littérature franco-ontarienne, ce qui en dirait « long sur l'absence d'écrivains nouveaux » (Hotte et Ouellet, 2016, p. 8). Cet état des choses est également révélateur des intérêts de la critique et de sa façon de concevoir la nouveauté. Si la relève poétique franco-ontarienne est modeste en nombre d'écrivain.e.s (on mentionne Éric Charlebois), la situation serait préoccupante pour le théâtre, et encore davantage pour le roman. Pour Hotte et Ouellet, il y aurait néanmoins une importante relève au niveau de la lecture et de la critique, relève disproportionnée considérant la quasi-absence de relève littéraire.

Qu'en est-il de la littérature franco-ouestienne, en situation d'extrême exigüité? Le présent dossier ne comporte aucune étude la concernant, mais il est primordial d'aborder ici la question de la relève dans les littératures francophones de l'Ouest, qui apparaît particulièrement fragile, ne serait-ce que pour inviter les chercheur.e.s à se pencher plus avant sur cet enjeu. Dans un court article publié en 2015, Benoit Doyon-Gosselin affirme que « la relève n'existe tout simplement pas » (p. 61). Dans une brève conclusion au ton crépusculaire, il présente implicitement Marc Prescott et Laurent Poliquin comme les représentants d'une vieille relève – comme en Acadie, parler de relève appelle un certain recul – et doute de l'avènement de nouvelles voix. Pourtant, Doyon-Gosselin aborde les œuvres de Jean Chicoine (un premier roman en 2007) et de Gilles Poulin-Denis (une première pièce créée en 2009), mais sans les apparenter à une quelconque relève. Dans le cas de Chicoine, on peut déduire le critère implicite de l'âge, et dans celui de Poulin-Denis, le genre théâtral est peut-être en cause. Quoiqu'il en soit, ces critères ne sont pas discutés. Avec leur ouvrage collectif *Voix. Portraits de douze auteurs* (2015), Sandrine Hallion, Bertrand Nayet et Charles Leblanc dressent une sorte de bilan des activités des Éditions du Blé, dans le cadre de leur 40<sup>e</sup> anniversaire. 3 auteurs sur 12 sont présentés dans l'introduction comme étant les « recrues » de la littérature francophone de l'Ouest : Bathélemy Bolivar (Manitoba), Jean Chicoine (Manitoba) et Guy Armel Bayegnak (Alberta). La situation de la relève paraît encore plus précaire dans les provinces à l'ouest du Manitoba, en situation d'extrême minorisation. Dans un article paru en 2016, Pamela Sing souligne qu'en ce qui concerne la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie-Britannique, la relève (Marie Moser, Jacqueline Dumas, Paulette Dubé, Pierrette Requier, Deni Y. Bécharde et Lise Guyanne Pomerleau-Mayne) écrit dorénavant

en anglais, ce qui contribue à sa quasi-invisibilité dans les études littéraires franco-canadiennes.

D'un ensemble littéraire à l'autre, il apparaît que les enjeux de la relève sont directement liés au milieu dont elle émane et les pistes d'analyse sont fort nombreuses, comme en témoignent les contributions à ce numéro d'*@analyses*. Nous ouvrons ce dossier sur la relève avec trois études sur l'Acadie, à commencer par celle de **Jimmy Thibeault**, pour qui les écrivain.e.s acadien.ne.s de la « troisième » génération (des années 1990 et 2000) appartiendraient à une « relève éternelle », parce que leurs œuvres ne concernent pas immédiatement une réalité collectivement connotée, comme c'est le cas de la production des années 1970 qui demeure la référence. Dans *Une lettre au bout du monde* de Jean-Philippe Raïche, le chercheur dégage cependant une acadianité renouvelée, marquée par l'ouverture de soi à une parole universelle et l'intégration du soi acadien à l'Universel. Par cet éclairage, Thibeault ajoute le défi de reconnaissance de l'écriture autrement identitaire à celui de l'intégration des nouvelles voix à l'histoire littéraire acadienne. Pour sa part, la contribution d'**Isabelle Kirouac Massicotte** examine la question de la continuité esthétique de différentes générations littéraires en Acadie, en proposant un parcours d'histoire littéraire passant par un traitement renouvelé de la marginalité qui, selon la chercheuse, peut se traduire par une esthétique *trash*, faite de ruptures et de retours, depuis Antonine Maillet jusqu'aux plus récents auteur.e.s à publier en Acadie. Parmi ce groupe, **Pénélope Cormier** s'intéresse à l'affirmation collective d'une « quatrième » génération d'écrivain.e.s acadien.ne.s, qui émerge depuis les années 2010 et se démarque par son refus de la rupture dans le temps, c'est-à-dire



intergénérationnelle, pour privilégier la rupture dans l'espace, par le développement d'une nouvelle spatialité littéraire acadienne.

Du côté de la littérature innue de langue française, **Marie-Ève Bradette** se positionne contre la croyance répandue selon laquelle les littératures autochtones écrites en français au Québec seraient émergentes et s'inscriraient dans une renaissance littéraire. La perspective transgénérationnelle de l'article permet de relever les ruptures, mais surtout les survivances et les filiations, puisque c'est d'abord la continuité de la relève qui ressort en littérature innue. Cette contribution présente également la relève comme une poétique se traduisant par le verbe *unikapau*, qui signifie « se relever » : la relève serait une poétique choisie pour décoloniser. La relève étudiée par **Joëlle Papillon** dans la littérature québécoise écrite par des femmes se situe pour sa part résolument du côté de la rupture. À partir des œuvres de Chloé Savoie-Bernard et de Marilou Craft, la chercheuse fait émerger la féministe rabat-joie, théorisée par Sara Ahmed, comme figure de la littérature des femmes d'aujourd'hui, qui s'inscrit contre le modèle préétabli de la femme au foyer rayonnante de bonheur. Papillon a aussi pour projet de placer les œuvres de femmes racisées au centre de la littérature québécoise actuelle : penser la relève, qui est ici engagée et doublement marginalisée, va de pair avec le fait de repenser la littérature. Dans sa contribution portant sur les œuvres issues du printemps étudiant de 2012, **David Bélanger** replace le concept de relève dans son origine militaire, militante, et l'articule à la notion d'engagement. Le printemps 2012, décrit par le chercheur comme baptême de feu pour l'écriture engagée, aurait cristallisé dans le discours sur la littérature québécoise une distinction générationnelle qui performe un effet de relève. En fin de parcours,

Bélangier présente la relève comme une brèche où se définit et se justifie la littérature dans l'imaginaire social.

**Camylle Gauthier-Trépanier**, qui dresse le portrait de la relève en littérature jeunesse franco-ontarienne, présente une situation inversée à celle dont parlent Hotte et Ouellet dans *La littérature franco-ontarienne depuis 1996* : elle souligne la grande vitalité du roman pour la jeunesse et le peu de relève au niveau de la critique. La chercheuse convoque directement l'introduction de Hotte et Ouellet et relève que la qualité (en tant que critère pour qu'il y ait relève) dont il est question est surtout stylistique; or la littérature pour la jeunesse ne saurait répondre à ce critère, car elle nécessite une forme simplifiée. Gauthier-Trépanier propose plutôt l'originalité comme critère de la relève pour la jeunesse en s'attardant à l'esthétique de la relève dans le roman jeunesse d'aventure franco-ontarien. Le constat présenté par **François Paré** est également contraire à celui de Hotte et Ouellet : il mentionne le dynamisme et la production soutenue de théâtre franco-ontarien depuis 2008. Cette relève est surtout formée de femmes, écrivaines et praticiennes qui, bien qu'elles ne soient pas toutes nées en Ontario, créent et produisent leurs pièces à Ottawa et les publient en Ontario. Le chercheur, tout en insistant sur l'importance des réseaux pour la relève, examine la question de l'innovation, qui passe par l'apport de dispositifs scéniques et textuels novateurs, et celle de la continuité, observée dans la persistance de représentations dysphoriques. Paré met en évidence l'une des contributions de la relève à la trame identitaire du théâtre franco-ontarien : l'ajout du personnage de la femme abîmée.

Inexistante, la relève ? Non, mais elle est très certainement changeante et fuyante et elle résiste aux définitions fixes. La relève concerne autant la continuité, la rupture et

les pratiques parallèles que des enjeux thématiques et stylistiques. À un niveau plus macro, réfléchir à la relève nous amène à revoir notre façon de lire et de catégoriser la littérature, certains critères nous empêchant d'aller à sa rencontre, et nous renvoie aux questions essentielles, comme ce qui fait la valeur et la qualité littéraires d'une œuvre. Ces portraits de la relève dans les littératures francophones du Canada démontrent la richesse et la pertinence du concept, qui touche à plusieurs grands enjeux de la littérature : espérons que ce dossier saura alimenter la discussion au sujet de la relève.

### Bibliographie

BÉLISLE, Mathieu (2014), « Les grandes explorations. Portrait de la relève littéraire au Québec », *L'Inconvénient*, n° 56, p. 27-33.

DOYON-GOSSELIN, Benoit (2015), « À l'Ouest, rien de nouveau... mais un corpus bien vivant », *Québec français*, n° 174, p. 61-62.

FRANCIS, Cécilia F. et Robert VIAU (dir.) (2016), *Littérature acadienne du 21<sup>e</sup> siècle*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Archipel/APLAQA ».

HALLION, Sandrine, Bertrand NAYET et Charles LEBLANC (2015), *Voix. Portraits de douze auteurs*, Saint-Boniface, les Éditions du Blé.

HOTTE, Lucie et François OUELLET (dir.) (2016), *La littérature franco-ontarienne depuis 1996*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora ».

JEAN, Michel (dir.) (2016), *Amun*, Montréal, Stanké.

LONERGAN, David (2018), *Regard sur la littérature acadienne (1978-2012)*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora ».

Radio-Canada (2016), « De la relève au 5<sup>e</sup> Salon du livre des Premières Nations », 27 novembre, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1002532/5e-salon-du-livre-des-premieres-nations-wendake-litterature>.

SING, Pamela (2016), « À l'ouest de l'Ouest : extrême minorisation et stratégies scripturaires », dans Lucie Hotte et François Paré (dir.), *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, p. 143-168.

VIAU, Robert (2015), *Acadie multipiste*, Moncton, Perce-Neige.